



# Les enjeux de l'exemplarité à la fin de la République et au début du principat

Jean-Michel David

## ► To cite this version:

Jean-Michel David. Les enjeux de l'exemplarité à la fin de la République et au début du principat. Valeurs et mémoire à Rome, 1996, Strasbourg, France. pp.9-17. hal-01077527

**HAL Id: hal-01077527**

**<https://hal.science/hal-01077527>**

Submitted on 6 Dec 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LES ENJEUX DE L'EXEMPLARITÉ

### À LA FIN DE LA RÉPUBLIQUE ET AU DÉBUT DU PRINCIPAT

Avant de s'engager dans des analyses qui visent à éclairer en quoi le recueil de Valère Maxime participait au système dominant de représentations morales et politiques et à en apprécier l'organisation et les mécanismes paradigmatiques, il convient de définir la place des *exempla* dans les théories et les pratiques de la rhétorique qui avaient cours au premier siècle de notre ère ; remettre en quelque sorte cet ouvrage dans le contexte intellectuel et culturel qui était le sien<sup>1</sup>.

Autant qu'on le sache, Aristote fut le premier à l'évoquer parmi les instruments techniques de conviction : Καλῶ δ' ἐνθύμημα μὲν ῥητορικὸν συλλογισμὸν, παράδειγμα δὲ ἐπαγωγὴν ῥητορικὴν. Πάντες δὲ τὰς πίστεις ποιοῦνται διὰ τοῦ δεικνύναι ἢ παραδείγματα λέγοντες ἢ ἐνθυμήματα, καὶ παρὰ ταῦτα οὐδέν<sup>2</sup>. Puis d'autres auteurs après lui en poussèrent l'analyse un peu plus loin.

L'auteur de la *Rhétorique à Herennius* donnait la définition suivante : *exemplum est alicuius facti aut dicti praeteriti cum certi auctoris nomine propositio. (...) Rem ornatorem facit, cum nullius rei nisi dignitatis causa sumitur; apertio-rem, cum id quod sit obscurius, magis dilucidum reddit; probabilior, cum magis veri similem facit (...)*<sup>3</sup>. Cicéron de son côté indiquait dans le *De Inventione* : *exemplum est, quod rem auctoritate aut casu alicuius hominis aut negotii confirmat aut infirmat*<sup>4</sup>. Dans les deux cas, on le note, les termes qui étaient employés (*factum, dictum, certus auctor, casus alicuius hominis aut negotium*) étaient semblables à ceux que Valère Maxime avait utilisés pour le titre de son ouvrage. Ils insistaient sur le fait que les épisodes qui étaient évoqués correspondaient à des actes ou à des propos de personnages connus qui les avaient effectivement accomplis ou tenus. En d'autres termes, le caractère avéré des *exempla* apparaissait indispensable pour fonder la persuasion ou l'émotion, comme si la mise en scène d'un acteur important du passé donnait à la démonstration du crédit par l'autorité qu'on lui attribuait, et de l'intensité dramatique par le rappel d'événements décisifs dans l'Histoire de la cité.

1. Pour une bibliographie sur l'*exemplum* cf. J. BERLIOZ et J.-M. DAVID, « Introduction bibliographique » dans *Rhétorique et Histoire, l'exemplum et le modèle de comportement dans le discours antique et médiéval*, MEFR (M), 92, 1980, pp. 15-31.

2. *Rhet.*, 1356 a-b.

3. *Rhet. Her.*, IV, 62.

4. *De Inv.*, I, 49; cf. *De Or.*, III, 204-205; *Top.*, 41-45; *Part. or.*, 44; 55.

Cette pratique rhétorique était bien établie et il n'y a pas de quoi être surpris que d'autres recueils aient déjà vu le jour pour répondre au besoin qu'éprouvaient la plupart des orateurs de disposer de séries commodées d'anecdotes qu'ils pourraient utiliser dans les discours qu'ils composaient. Le procédé avait pourtant des conséquences. La mise en série postulait une topique. Et la topique contraignait à l'homogénéité sémantique<sup>5</sup>. Tous les actes qui se trouvaient rassemblés et associés dans une même catégorie morale étaient contraints d'y correspondre. Cela n'allait évidemment pas sans réductions ni modifications sémantiques dont le prix à payer était un abandon plus ou moins prononcé de la diversité et de la complexité des situations historiques.

La personnalité des individus qui étaient ainsi mis en scène subissait un processus de réduction. Elle se trouvait le plus souvent ramenée à quelques traits moralement exemplaires. Petit à petit, sous l'effet de la simplification et d'une utilisation fréquente qui réduisait la force émotive de leur évocation, elle se transformait en une figure dont la définition se résumait en fin de compte aux vices ou aux vertus le plus fréquemment évoqués. Elle pouvait même parfois évoluer en antonomase. C'est ainsi que le nom de Caton pour ne citer que lui n'évoquait plus le souvenir d'un homme politique, mais caractérisait un type d'austérité et de rigueur civique. Ce qui était gagné en univocité et force morale était aussi perdu en densité historique et humaine.

Finalement la mise en série des grands hommes avait un effet de structuration qui aboutissait à construire un système de références éthiques et politiques par la constitution d'une galerie de personnages dans laquelle chacun représentait quelque vertu principale et tous, les normes civiques auxquelles ils apportaient la validité de l'Histoire de Rome qu'ils avaient collectivement contribué à construire. On saisit alors toute l'importance de ce processus qui avait pour double effet de déterminer le champ des conduites honorables et en même temps de fixer ou d'arrêter l'Histoire autour d'un certain nombre de figures passées<sup>6</sup>.

Une des questions à laquelle il convient de répondre avant de s'engager dans l'analyse de l'organisation du recueil de Valère Maxime est donc celle de la place qu'il occupait au milieu d'autres œuvres du même genre que la sienne<sup>7</sup>. S'agissait-

5. Cf. en part. les remarques de R. GUERRINI, *Studi su Valerio Massimo*, Pise, 1981, pp. 24-28.

6. Cf. sur cet aspect les remarques de H.W. LICHTFIELD, « National *exempla* virtutis in Roman Literature », dans *HSPH*, 25, 1914, pp. 1-71.

7. On sait que Klotz, puis Bosch firent l'hypothèse selon laquelle Valère Maxime aurait tiré ses sources de recueils d'*exempla* antérieurs. Cette hypothèse est abandonnée au moins depuis R. HELM, « Valerius Maximus, Seneca und die Exemplassammlung », dans *Hermes*, 74, 1939, pp. 130-154; « Beiträge zur Quellenforschung bei Valerius Maximus », dans *RhM*, 89, 1940, pp. 241-273, au profit de l'utilisation directe d'auteurs comme Cicéron et Tite-Live; cf. aussi sur la question des sources de Valère Maxime, A. RAMELLI, « Le fonti di Valerio Massimo », dans *Athenaeum*, 14, 1936, pp. 117-152, et plus récemment, C. J. CARTER, « Valerius Maximus », dans T.A. DOREY ed., *Empire and Aftermath, Silver Latin II*, Londres et Boston, 1975, pp. 36-40; G. MASLAKOV, « Valerius Maximus and Roman Historiography, A study of the *exempla* Tradition », dans *ANRW*, II, 32, 1, 1984, pp. 437-496, en part., pp. 457-461; et pour l'essentiel, W. M. BLOOMER, *Valerius Maximus*, pp. 59-146. Cela ne signifie évidemment pas que de tels recueils n'aient pas existé.

il d'un ouvrage isolé ou au contraire s'inscrivait-il dans un ensemble plus vaste ? On peut très bien imaginer en effet que de telles collections aient vu le jour à des moments divers de l'Histoire puisqu'elles répondaient à un besoin permanent des orateurs. À Rome cependant, il y eut, semble-t-il, une époque où l'on chercha avec davantage d'intérêt à mettre en place ces grandes séries de personnages importants dont on établissait le portrait ou que l'on comparait entre eux. Ce fut la période des dernières décennies de la République et des débuts de l'Empire, comme si, à ce moment-là plus qu'à tout autre, on avait éprouvé le besoin de marquer les limites des conduites civiques, de définir un code qui, en s'imposant à tous et pour toujours, aurait fondé, par la régulation des comportements, l'équilibre d'une cité que la guerre civile avait menacée de destruction.

Le seul de ses prédécesseurs auquel Valère Maxime fit allusion était un certain M. Pomponius Rufus qui aurait écrit un *liber collectorum* auquel il empruntait cet épisode où la mère des Gracques revendiquait ses fils comme sa parure<sup>8</sup>. On a bien entendu cherché à identifier ce personnage<sup>9</sup>. Malheureusement, les Pomponii étaient bien trop nombreux à la fin de la République pour qu'on puisse y parvenir avec certitude et pour qu'on ait même quelque raison de le rapprocher du Pomponius dont on sait, grâce à un passage du *De Divinatione* de Cicéron, qu'il fut un correspondant de Caius Gracchus<sup>10</sup>.

D'autres personnages en revanche sont mieux connus et permettent de reconstituer, bien que sommairement, le contexte de production des recueils d'*exempla* qui ont été écrits à la fin de la République. Deux auteurs de cette époque au moins ont écrit ce type d'ouvrages.

Le premier est assez bien connu par ailleurs. Il s'agit de Cornelius Nepos qui avait écrit un recueil d'*exempla* dont le nombre des livres était au moins de cinq puisqu'Aulu-Gelle faisait référence au cinquième<sup>11</sup>. Des citations, qui sont pour la plupart le fait de Pline l'Ancien, en livrent un certain nombre de fragments<sup>12</sup>. Comme une bonne partie d'entre eux concernait la *luxuria*, on a fait le rapprochement avec le chapitre de Valère Maxime sur le même sujet pour imaginer avec vraisemblance qu'il avait constitué une des sources importantes de notre auteur.

Tels qu'on peut les analyser au travers de quelques cas identifiables, les *exempla* recueillis par Cornelius Nepos s'organisaient autour d'acteurs principaux. Dans celui que citait Aulu-Gelle et auquel on vient de faire allusion, c'était par exemple le Sénat romain qui sanctionnait les prisonniers romains d'Hannibal qui n'avaient pas respecté leur serment et étaient revenus à Rome en fraude. En

8. 4, pr.

9. Cf. K. ALEWELL, *Über das rhetorische paradeigma, Theorie, Beispielsammlungen, Verwendung in der römischen Literatur der Kaiserzeit*, Leipzig, 1913, pp. 42-43; M. SCHANZ & C. HOSIUS, *Geschichte der römischen Literatur*, II, Munich, 1935, p. 590.

10. II, 62.

11. A. Gell., VI, 18, 11 : *Cornelius autem Nepos in libro « Exemplorum » quinto (...)*.

12. PETER, HRR, II, pp. 26-34. Cf. K. ALEWELL, *Über das rhetorische paradeigma*, pp. 46-53 qui écarte à juste titre les fragments portant sur des questions géographiques; M. SCHANZ & C. HOSIUS, *Geschichte der römischen Literatur*, I, Munich, 1927, p. 353; J. GEIGER, *Cornelius Nepos and ancient political Biography*, *Historia Einzelschrift*. 47, Stuttgart, 1985, pp. 73-76.

cela leurs caractéristiques générales étaient assez comparables à ceux que Valère Maxime avait publiés. Les thèmes qui étaient évoqués étaient la *fides*, l'*inimicitia*, la *luxuria* ou encore les conditions de la grandeur politique. Les héros en étaient le Sénat, les tribuns de la plèbe, Ti. Sempronius Gracchus, le père, Cratès de Thèbes, Auguste, P. Cornelius Lentulus Spinther, Damaratos, le père de Tarquin l'Ancien ou encore le chevalier romain Mamurra. Il s'agissait donc d'institutions de la cité personnalisées ou de héros réels, Grecs ou Romains, appartenant à des époques très variées qui dessinaient sans doute par le rassemblement de leurs conduites exemplaires le champ des normes civiques idéales.

Le second était C. Iulius Hyginus, un affranchi d'Auguste. Aulu-Gelle faisait en effet référence sous le terme « *in exemplis* » à un ouvrage qu'il avait écrit<sup>13</sup>. L'indication est bien incertaine et le rapprochement que l'on pourrait faire avec Valère Maxime<sup>14</sup>, à propos de l'allusion qui y est faite à une tragédie de Théodectos sur le roi Mausole, n'est pas pertinente; si bien que, sans l'exclure, on ne peut être assuré que le recueil d'Hygin ait constitué une source pour les « faits et dits mémorables ».

Quoi qu'il en soit, deux recueils d'*exempla* au moins, trois sans doute si l'on ajoute l'ouvrage de Pomponius Rufus, avaient déjà été composés et circulaient dans les milieux cultivés romains au début du premier siècle de notre ère. D'autres peut-être existaient encore dont nous n'avons pas conservé la trace. Le genre n'était sans doute pas très ancien. Le premier auteur qui soit sûrement attesté est en effet Cornelius Nepos et même s'il n'est pas absolument certain qu'il faille lui attribuer la paternité de ce type de travaux, il est probable qu'avec lui la structure d'ensemble en était déjà précisément définie sous la forme d'un code des vertus et des vices civiques construit autour des figures exemplaires d'un nombre déterminé de personnages du passé qui se trouvaient ainsi offerts à l'admiration (ou au mépris) des générations suivantes.

Il faut cependant aller un peu plus loin et évaluer le contexte intellectuel de la production de ces œuvres littéraires; se demander en d'autres termes quelles relations ces premiers recueils d'*exempla* entretenaient avec l'écriture de l'Histoire et plus particulièrement la rédaction des biographies puisqu'on sait que certains des personnages qui ont été évoqués ci-dessus étaient également les auteurs de tels ouvrages.

La différence entre les deux genres était grande. La biographie tendait à brosser le portrait d'un individu pour lui-même alors que l'*exemplum* établissait une norme morale en se fondant sur un acte unique. Dans le premier cas un individu était saisi dans sa complexité, même si le tableau de ses qualités et de

13. A. Gell., X, 18, 7 : *extat nunc quoque Theodeti tragoedia quae inscribitur « Mausolus » ; in qua eum magis quam in prosa placuisse Hyginus in « exemplis » refert*. Peter, HRR, II, p. 72; cf. K. ALEWELL, *Über das rhetorische paradeigma*, p. 45; M. SCHANZ & C. HOSIUS, *Geschichte der römischen Literatur*, II, 1935, p. 371; L. DURET, « Dans l'ombre des plus grands : I Poètes et prosateurs mal connus de l'époque augustéenne », dans ANRW, II, 30, 3, 1983, pp. 1447-1560, en part., p. 1539.

14. 4, 6, ext. 1.



ses défauts s'inscrivait nécessairement dans une topique. Dans le second, elle était réduite à un comportement univoque inspiré par une motivation que l'on construisait en paradigme. La personnalité du héros demeurait et apportait aussi de l'autorité à l'anecdote, mais elle s'effaçait derrière un geste qui était célébré pour lui-même.

Les proximités l'emportaient malgré tout. Surtout quand les biographies prenaient la forme de ces courtes notices que l'on trouvait réunies dans des collections dites de *viris illustribus* ou de *claris viris*. C'était sans doute ce type d'ouvrages qui fournissait aux recueils d'*exempla* la plus grande partie de leurs matériaux. L'idée même que l'on pût offrir un individu en exemple aux générations suivantes impliquait également la même notion de modèle qui fondait leur existence. La mise en série enfin, qui caractérisait les deux genres, postulait l'idée qu'il était légitime d'établir un catalogue des conduites possibles et de fonder en quelque sorte une encyclopédie de l'éthique civique.

Il n'est donc pas surprenant que dans une remarque tout à fait intéressante, saint Jérôme<sup>15</sup> ait cité comme auteurs latins précédant Suétone dans la confection d'ouvrages de *viris illustribus*, Terentius Varro, Santra, Cornelius Nepos et Hygin et que parmi ceux-ci se soient précisément trouvés deux des trois auteurs de recueils d'*exempla* que l'on a identifiés.

Des quatre, Santra est le plus mal connu. Son nom n'apparaît que sous cette forme. On a donc supposé, mais sans preuve, qu'il était étrusque<sup>16</sup>. L'ordre suivi par saint Jérôme était vraisemblablement chronologique. Il devait donc être contemporain de Varron et de Cornelius Nepos et avoir vécu au cours de la première moitié du premier siècle. On lui connaît un *de antiquitate verborum* qui permet de supposer qu'il était grammairien et un *de viris illustribus* qui était évoqué par Quintilien et cité à deux reprises dans ce que nous avons conservé de l'œuvre de Suétone<sup>17</sup>. Dans tous les cas, les allusions portaient sur des auteurs, Térence et Lucilius, ou des styles oratoires, l'asianisme. D'où l'on en a conclu, sans pouvoir aller effectivement plus loin, que ce recueil devait consacrer une place importante, sinon exclusive, à des biographies d'auteurs littéraires<sup>18</sup>.

Le cas de Cornelius Nepos est évidemment beaucoup plus riche d'informations. On connaît son *de viris illustribus*, sorte d'encyclopédie biographique qui comprenait sans doute dix-huit livres portant sur quatre cents individus<sup>19</sup>. Ces biographies étaient relativement courtes. Cela permettait qu'elles fussent

15. Hieron., *De vir. ill., praef.*

16. M. SCHANZ & C. HOSIUS, *Geschichte der römischen Literatur*, I, p. 584.

17. Quint., XII, 10, 16; Suet., *Vita Ter.*, IV; *Gramm. Rhet.*, 14, 3.

18. F. LEO, *Die griechisch-römische Biographie nach ihrer literarischen Form*, Leipzig, 1901, p. 137.

19. Cf. en part. PETER, *HRR*, II, pp. LV-LVI; 35-40; M. SCHANZ & C. HOSIUS, *Geschichte der römischen Literatur*, I, pp. 356-361; E. M. JENKINSON, « Genus scripturae leve : Cornelius Nepos and the Early History of Biography at Rome », dans *ANRW*, I, 3, 1973, pp. 703-719; J. GEIGER, *Cornelius Nepos*, pp. 84-95; A. DIHLE, *Die Entstehung der historischen Biographie*, SHAW, 1986, 3, Heidelberg, 1987, pp. 24-26; N. HORSFALL ed., *Cornelius Nepos*, Oxford, 1989, en part. pp. 10-11.

organisées de telle sorte que la narration des principaux actes de ces personnages permettait de dégager quelques leçons morales qui inscrivaient la vertu au cœur du comportement civique<sup>20</sup>. Elles jouaient donc le même rôle que les *exempla*, mais de façon plus ample et plus souple, sans être soumises comme eux aux nécessités de l'argumentation ponctuelle et de l'insertion dans une topique.

On sait aussi qu'elles étaient regroupées par catégories : les rois, les généraux, les jurisconsultes et les hommes de lettres y étaient distingués ; et par qualification civique, puisque les Romains l'étaient des Grecs et des autres pérégrins<sup>21</sup>. Cette organisation a évidemment pu servir de modèle à celle que Valère Maxime a adoptée. Mais elle avait aussi son sens par elle-même. Elle introduisait une typologie qui distinguait les types de charisme social et civique et avec eux les qualités qui légitimaient la supériorité. Elle distinguait également entre les Romains et les autres et fondait en quelque sorte une spécificité des comportements qui caractérisait les premiers et établissait les conditions morales nécessaires à l'équilibre civique tout en les rapportant à des règles universellement partagées.

L'œuvre de C. Iulius Hyginus est moins connue que celle de Cornelius Nepos. Aulu-Gelle y faisait allusion sous le nom de *de vita rebusque inlustrium virorum* et Asconius la citait sous celui de *de viris claris*<sup>22</sup>. Les deux titres étaient différents et il est vraisemblable qu'il s'agissait de deux ensembles, mais qui répondaient sans doute aux mêmes principes. On sait qu'elle comprenait une partie du *de vita rebusque Africani*. Sans doute comme celle de Cornelius Nepos, et peut-être à son imitation, était-elle faite de ces biographies qui permettaient de fonder en exemple les comportements des grands hommes et dont Valère Maxime aurait pu tirer une partie de ses matériaux.

C'est cependant l'œuvre de M. Terentius Varro qui doit le plus fortement retenir l'attention. D'abord parce que même si c'était de très peu, elle était probablement chronologiquement la première : c'était elle que saint Jérôme citait en premier lieu dans la série de ceux qui avaient composé des ouvrages *de viris illustribus*. Mais surtout parce qu'elle était la plus originale dans son organisation. Il faut certainement la rapprocher en effet d'un ouvrage que l'on connaît par ailleurs sous le nom d'*Hebdomades* parce qu'il était entièrement construit sur le principe du chiffre sept. Il s'agissait, autant qu'on puisse le savoir, de descriptions de sept cents hommes illustres, Grecs et Romains, poètes, hommes politiques et philosophes. Elles étaient accompagnées de narrations et d'une présentation en vers. L'origi-

20. Cf. en part., les remarques de T.G. MACCARTY, « The content of Cornelius Nepos' *De viris illustribus* », dans *CW*, 67, 1974, pp. 383-391 ; A.C. DIONISOTTI, « Nepos and the Generals », dans *JRS*, 78, 1988, pp. 335-349.

21. U. FLEISCHER, « Zu Cornelius Nepos », dans *Festschrift B. Snell*, Munich, 1956, pp. 197-208, suggérait un rapprochement tout à fait intéressant d'une organisation par sept avec les *Hebdomades* de Varron ; cf. aussi O. SCHÖNBERGER, « Cornelius Nepos, ein mittelmäßiger Schriftsteller », dans *Das Altertum*, 16, 1970, pp. 153-163, en part. pp. 154-155.

22. A. Gell., I, 14, 1 ; cf. VI, 1, 2 ; Ascon., p. 13 C. Cf. PETER, *HRR*, II, pp. CV ; 72-73 ; F. LEO, *Die griechische-römische Biographie*, p. 138 ; M. SCHANZ & C. HOSIUS, *Geschichte der römischen Literatur*, I, p. 370.

nalité de ces notices tenait surtout à ce qu'elles étaient agrémentées de portraits peints conçus à partir de statues ou le plus souvent complètement fictifs<sup>23</sup>. Elles associaient donc toutes les formes de l'imaginaire poétique, littéraire et plastique dans la définition d'un personnage. Elles en construisaient l'image par tous les moyens possibles, la fixant dans la mémoire collective.

Une telle entreprise s'inscrivait évidemment dans une perspective encyclopédique. Elle imitait certainement un ouvrage appelé *peplos* et attribué à Aristote où étaient rassemblées des épigrammes sur les chefs grecs qui avaient assiégé Troie<sup>24</sup>. Il s'agissait donc comme dans ce dernier cas de rassembler ceux qui faisaient figure de fondateurs en élargissant la démarche à tous les individus qui avaient joué un rôle dans la définition des valeurs civiques, culturelles, philosophiques et politiques. Varron ambitionnait certainement de construire une galerie complète et parfaite de ces figures idéales : l'usage systématique du chiffre sept le laisse supposer.

Cette encyclopédie des grandes figures de la Rome antique que Varron avait tenté de construire doit également être mise en relation avec les ouvrages que T. Pomponius Atticus avait consacrés à l'Histoire de Rome et à quelques grandes familles aristocratiques. Si l'on en croit Cornelius Nepos, il y avait ajouté des images de ces personnages, accompagnées du rappel de leurs principaux exploits et magistratures sous forme d'épigrammes de quelques vers. Cet ensemble répondait donc aux mêmes besoins de célébration que ceux que l'œuvre de Varron avait pris en compte. Mais on peut y lire aussi la tension qui régnait entre les membres de ces familles, puisque c'était à la demande de certains d'entre eux qu'Atticus avait rédigé ces notices. L'ensemble s'inscrivait donc dans un contexte de compétition aristocratique dont les racines étaient bien évidemment les usages anciens de la *laudatio funebris* et de l'exposition des *imagines*. Il prenait cependant une autre tonalité en ce que, lorsqu'ils étaient réunis, tous ces personnages créaient une situation d'accomplissement et d'unité, en ce que collectivement ils représentaient l'histoire de la cité.

Dans les deux cas en effet le rassemblement de tous ces individus construisait un monde des vertus achevé et idéal; comme si après eux l'Histoire s'arrêtait et que tous leurs successeurs étaient condamnés à l'imitation<sup>25</sup>. Plus précisément

23. Cf. G. BOISSIER, *Étude sur la vie et les œuvres de M. T. Varron*, Paris, 1861, pp. 341-347; E. NORDEN, *Varro's Imagines*, inédit de 1915 ed. par B. KYTZLER, Berlin, 1990; M. SCHANZ & C. HOSIUS, *Geschichte der römischen Literatur*, I, pp. 561-563; H. DAHLMANN, art. « M. Terentius Varro », *RE, Sup.*, VI, 1935, coll. 1227-1229; F. DELLA CORTE, *Varrone, il terzo gran lume romano*, Florence, 1954, pp. 191-195; H. GERSTINGER, « Zu den Hebdomades des M. Terentius Varro und den Pharmakologenbildern des Wiener Dioskurides », dans *JOeBG*, 17, 1968, pp. 269-277, en part. pp. 269-274; B. RIPOSATI, « M. Terenzio Varrone, l'uomo e lo scrittore », dans *Atti del congresso internazionale di studi varroniani*, Rieti, 1976, pp. 59-89, en part. pp. 77-78; sur le chiffre 7, A. GRILLI, « Sul numero sette », dans *Studi su Varrone, sulla retorica, storiografia e poesia latina, Scritti in onore di Benedetto Riposati*, Rieti, 1979, pp. 203-219; L. DESCHAMPS, « Temps et histoire chez Varron », dans *Filologia e Forme letterarie, Studi offerti a Francesco Della Corte, II*, Urbino, 1987, pp. 167-192, en part. p. 183.

24. Cf. Cic., *Att.*, XVI, 11, 3 qui, sous le nom de *peplographia*, fait probablement allusion à cet ouvrage de Varron.



encore, l'emploi de l'image plastique avait pour effet d'inscrire les valeurs dans le visage d'un être concret et, associé à l'épigramme, d'offrir des possibilités de mémorisation qui permettaient d'enraciner la figure dans la conscience collective et de définir pour les générations suivantes le catalogue des normes de la cité. On ne peut manquer alors de rappeler que Pline liait cette pratique avec celle qui consistait à orner une bibliothèque de bustes, en faisant d'Asinius Pollio l'initiateur de cette habitude qui avait pour effet d'associer les auteurs à leurs œuvres<sup>25</sup> et d'inscrire ainsi leur présence dans l'espace même de la réflexion et de la discussion intellectuelle.

Dans les milieux aristocratiques romains, un courant s'était ainsi mis en place au cours des dernières décennies de la République romaine qui tendait à rassembler et à offrir au souvenir collectif la collection complète des grands hommes qui avaient construit la cité et qui représentaient en même temps l'ensemble des vertus civiques. La dimension plastique ou visuelle de cette pratique en constituait un aspect important. La mémoire devait s'appuyer sur des représentations qui, même si elles étaient largement fictives, enraccinaient et maintenaient la présence physique de ces individus dans la tradition civique qui se construisait autour d'eux.

C'était tout un mode de construction du champ des références aristocratiques qui était à l'œuvre ici ; qu'il ait été réel et construit dans l'espace public ou domestique, ou qu'il ait été imaginaire et offert à la lecture et à la représentation ; qu'il ait été culturel sous la forme de l'ensemble des grands auteurs ou qu'il ait été politique et civique sous celle des créateurs de l'empire. C'était aussi – on l'a compris – la logique de cette grande collection que fut le rassemblement par Auguste de tous les héros fondateurs de la cité qui, sur son Forum, convergeait avec celui des membres de la dynastie des Iulii pour signifier par l'association de leurs actes et de leurs vertus l'accomplissement de la construction de l'empire et la légitimité de celui qui présidait à son destin. L'espace architectural qui les enserrait était clos. La série des statues qui symbolisaient les peuples vaincus signifiait la pacification de l'oikoumène. Toute la place, d'une certaine façon, proclamait l'unité de l'Univers et l'achèvement de l'Histoire.

Dans les décennies et les siècles qui suivirent, les dirigeants de Rome poursuivirent cependant leurs débats. À tous les niveaux, qu'il s'agît de sénateurs impliqués dans la gestion de l'Empire ou, à un échelon plus modeste, des décurions des colonies et des municipes, des décisions étaient à prendre, qui engageaient la responsabilité et l'image de ceux qui en étaient les promoteurs. Quelle qu'en ait été la nature, sénatusconsultes ou jugements, programmes édilitaires ou fondation de jeux par exemple, les choix à faire engageaient profondément les communautés concernées et les discussions qui les accompagnaient ne pouvaient être de pure forme. À l'échelle de chaque groupe, une opinion publique se structurait, qui empruntait ses valeurs au système traditionnel des vertus civiques et qui vivait au rythme de ses inquiétudes et de ses attentes.

25. H.W. LICHTFIELD, dans *HSPH*, 25, 1914, pp. 53-61, remarque que précisément la plupart des *exempla* employés dans la littérature de l'Empire sont tirés de l'histoire de la fin de la République.

26. Pline, *N.H.*, XXXV, 9-10.

C'est dans ce contexte qu'il faut apprécier l'œuvre de Valère Maxime. Les analyses que l'on rencontre le plus souvent et qui consistent par exemple à la rattacher à l'enseignement de la rhétorique et à la pratique de la déclamation, ou encore à la mettre en relation avec la promotion d'une nouvelle noblesse sont insuffisantes. C'est dans le cadre plus vaste mais aussi plus complexe de la structuration des opinions aristocratiques qu'il faut la replacer. Formés et rompus aux pratiques de la rhétorique, nourris d'éclectisme philosophique, les membres de ces élites tiraient leur identité et construisaient leur image d'une identification aux valeurs traditionnelles de la cité et de la liberté aristocratique. La monarchie était là cependant qui tirait sa légitimité de la paix civile qu'Auguste et ses successeurs apportaient au monde, mais qui contraignait à l'obéissance et au dévouement. Le temps des grands héroïsmes était donc révolu pour qui ne pouvait prétendre au gouvernement suprême, mais pas celui des conduites honorables qui trouvaient leurs modèles dans ces sortes d'encyclopédies civiques et morales qui avaient commencé à apparaître dès la fin de la République. Les débats qui demeuraient ne pouvaient évidemment plus mettre en jeu un équilibre des pouvoirs qui échappait désormais à toute forme de discussion. L'œuvre de Valère Maxime s'inscrivait dans ce contexte. Le système de vices et de vertus qu'elle proposait incitait à la grandeur et à l'action, mais ne tenait plus compte de contraintes politiques qui ne s'imposaient plus. La cité devenait ainsi le contexte idéal et pacifié des conduites individuelles qui ne trouvaient plus leurs références que dans un code aristocratique apaisé et apparemment accompli.

Jean-Michel DAVID

(Université Paris I, Panthéon-Sorbonne)